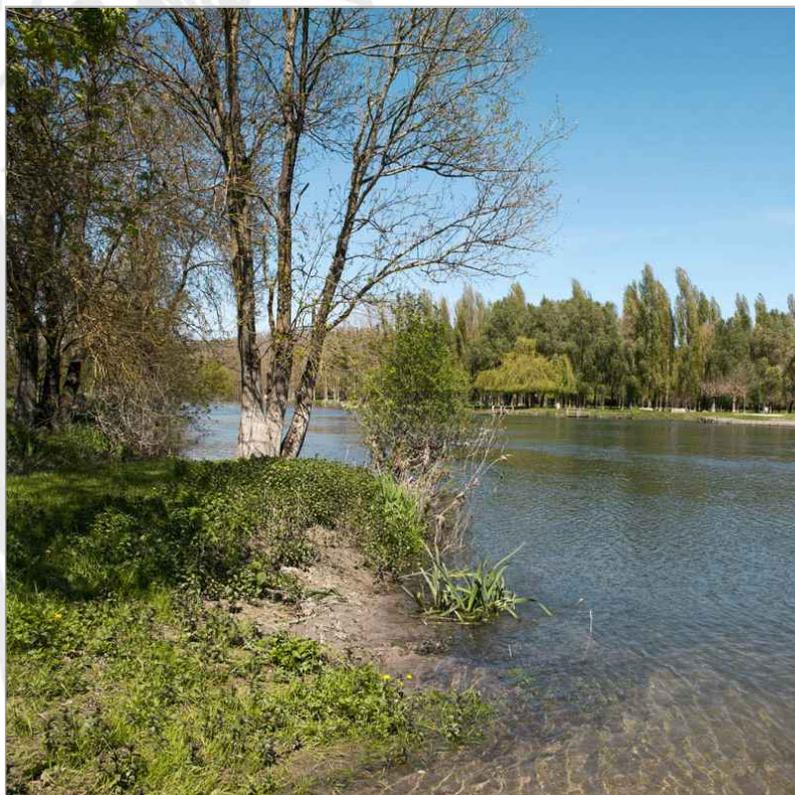


R É G I O N
AQUITAINE
LIMOUSIN
POITOU-CHARENTES



la vallée de la Charente

COURCOURY



Site de Poitiers

Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.

www.inventaire.poitou-charentes.fr



L'INVENTAIRE DE LA VALLÉE DE LA CHARENTE EN CHARENTE-MARITIME

Sur son parcours de quelque 400 km depuis sa source à Chéronnac, en Haute-Vienne, jusqu'à l'Atlantique, le fleuve Charente traverse 34 communes de la Charente-Maritime. Il constitue un véritable trait d'union entre l'océan et l'arrière-pays et sa vallée porte les traces de la riche histoire de l'ancienne province de Saintonge.

C'est pourquoi la Région a lancé une opération d'inventaire du patrimoine des communes riveraines situées sur ce territoire : depuis Chérac et Salignac-sur-Charente, jusqu'à l'embouchure à Fouras et Port-de-Barques. L'étude se concentrera plus particulièrement sur une zone d'un kilomètre de part et d'autre de la Charente.

EN SAVOIR PLUS

Une opération d'inventaire consiste à recenser et étudier les biens culturels qui constituent le patrimoine d'un territoire, de l'Antiquité aux années 1960 : les paysages, l'habitat, les bâtiments religieux, les châteaux, les objets mobiliers, les traditions orales...

Chacun des éléments étudiés (grâce à l'observation sur le terrain, les témoignages recueillis et les recherches dans les archives) fait l'objet d'un dossier documentaire illustré, accessible à tous.

Retrouvez toutes ces informations :

- dans les mairies des communes étudiées
- sur Internet : inventaire.poitou-charentes.fr
- au centre de documentation du patrimoine, 102 Grand'Rue à Poitiers – Tél : 05 49 36 30 07 ou 08

COURCOURY

La commune de Courcoury compte 730 habitants. Son territoire forme une île à la confluence des vallées de la Charente et de la Seugne. Il couvre une superficie de 1 266 hectares ; il est longé par la Charente sur environ 6 kilomètres, aucun lieu ne se trouvant éloigné de plus de 2,5 kilomètres du fleuve.

L'inventaire du patrimoine de cette commune a été réalisé de septembre 2015 à janvier 2016. Il a permis d'identifier 165 éléments du patrimoine (maisons, fermes, moulins, écoles, croix de chemin, mobilier de l'église), illustrés par 634 images.



SOMMAIRE

I. Paysages et histoire

1. Une île en bordure de fleuve
2. Un territoire anciennement peuplé
3. La seigneurie de Courcoury
4. Des activités tournées vers les marais de la Seugne
5. Courcoury et le fleuve Charente
6. Des ressources essentiellement agricoles
7. Une commune rurale prospère aux 19^e et 20^e siècles

II. Architecture et habitat

1. Quelques éléments remarquables du patrimoine
2. Des traces d'architecture ancienne
3. Un petit bourg et de nombreux hameaux
4. Des constructions du 19^e siècle d'une grande qualité
5. Fermes et dépendances agricoles

III. Documentation



Paysage de vigne.



I. Paysages et histoire

Encerclée par les eaux, la commune de Courcoury est un territoire difficile d'accès au moment des crues hivernales et printanières. Elle est cependant traversée par une importante voie antique, qui a sans doute contribué à y fixer très tôt des habitants. Sa proximité avec Saintes, ses marais et ses terres fertiles ont favorisé son développement ; le patrimoine bâti témoigne d'une prospérité manifeste au 19^e siècle. Paysages ouverts du plateau et marais ombragés des rives de la Seugne forment un environnement contrasté qui confère à la commune un indéniable attrait.



Un bras de la Seugne aux Ytropes.



Le bourg entouré de champs cultivés.



Prés en bordure de la Seugne, à Gâtebourse.



Confluence de la Seugne et de la Charente.



1. Une île en bordure de fleuve



Passerelle au-dessus d'un bras de la Seugne.



La butte délimitée par des peupleraies, Chez-Berne.



Un champ de tournesol cultivé à proximité des marais de la Seugne.



Pierre gravée indiquant le hameau des Touches.

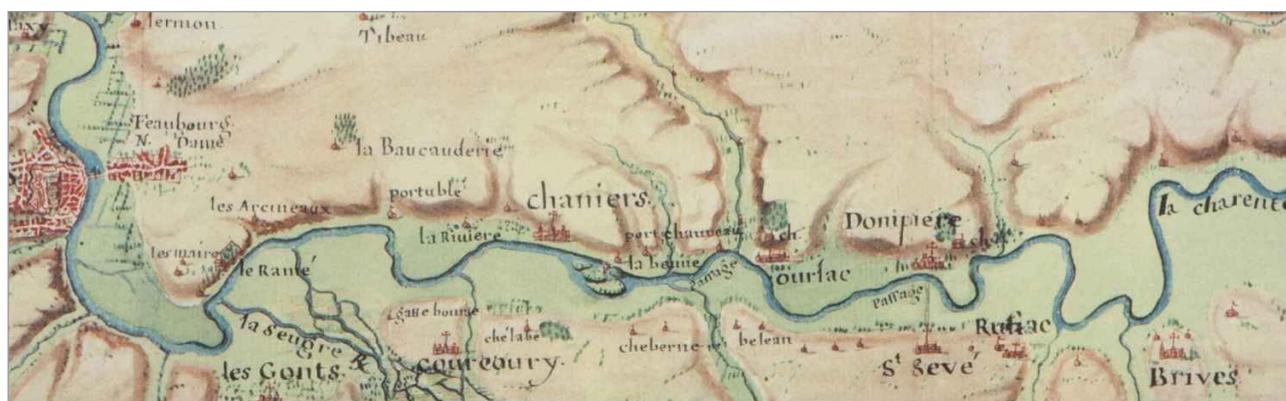
À huit kilomètres au sud-est de Saintes, Courcoury forme une île entourée par la Charente au nord et par des bras de la Seugne à l'est, au sud et à l'ouest. La commune s'étire d'ouest en est, entre Les Gonds et Saint-Sever. Le relief est peu accentué, puisque l'altitude varie de 3 à 21 mètres. Les bords de la Seugne forment des marécages et les crues de la Charente inondent les prairies qui la bordent. Le bourg et les hameaux sont implantés sur les terres hautes calcaires, qui constituent une bande d'environ 2 kilomètres à l'endroit le plus large et 800 mètres à l'endroit le plus étroit, au niveau du bourg. C'est à ce même endroit qu'un canal artificiel, alimenté par la Seugne et sur lequel se trouve le moulin du bourg, a été creusé.

La rive de la Charente est constituée de prairies, bordées, sur les limites de la butte, par des peupleraies. La bordure marécageuse de la Seugne, où l'on trouve de la tourbe marneuse, est plantée de landes, de peupliers, de châtaigniers, de frênes et d'aulnes. La mise en culture tournée vers le maïs a entraîné, depuis une trentaine d'années, la régression de la végétation spontanée dans ces marais mouillés. Des espèces rares de la flore, comme l'angélique à fruits variables, et de la faune, comme la loutre, le vison d'Europe, ou la lamproie, y sont toutefois répertoriées. La butte est occupée par des terres cultivées qui forment un paysage dont l'horizon lointain est constitué par les arbres des rives des cours d'eau. Dans cette zone de cru de cognac de Petite Champagne, une partie du plateau est cultivée en vigne et le reste en céréales.

La commune est traversée dans la longueur par deux axes presque parallèles, qui se rejoignent au sud-est du bourg ; la route départementale 128 et une route vicinale. Transversalement, des voies assez nombreuses relient ces deux axes principaux, et huit chemins ou routes, assez régulièrement espacés, mènent au fleuve. Dans la partie méridionale du territoire, aucune voie ne franchit la Seugne. En revanche, à l'extrémité est, deux ponts la traversent : celui de la départementale 128 qui mène vers Saint-Sever et, plus au sud, le pont de la Fossade vers Montils. À l'ouest du bourg, un pont mène à Courpignac, hameau des Gonds. Dans le bourg, la route départementale emprunte un petit pont au-dessus du canal d'aménée du moulin.



Détail de la section C du plan cadastral relevé en 1808 : le Terrier de la Fade
[[Archives départementales de la Charente-Maritime](#), 3 P 5239].



Détail d'une carte du cours de la Charente, vers 1700 : le territoire de Courcoury.



2.

Un territoire anciennement peuplé



Le Terrier apparaît comme une butte boisée.



Un tronçon de fût de colonne cannelée gallo-romain sert de margelle de puits au hameau de la Touche.



Tête féminine trouvée en 1772 au Bois de la Creuzille. Dessin de F.-M. Bourguignon, Médiathèque d'agglomération Michel-Crépeau, Ms 2446.

La commune est connue pour ses riches vestiges archéologiques. Des fouilles réalisées en 1995 ont montré que les marais de la Seugne, aux Orgeries, étaient occupés depuis les débuts du Néolithique. Mais c'est surtout un ensemble de tumulus, dénommé Peu ou Terrier de la Fade ou Fée, qui fait la renommée de Courcoury. De tout temps, il a marqué les esprits, au point même d'alimenter des légendes. Des fouilles lui ont été consacrées dès le 19^e siècle. Diverses études ont montré que les tumulus ont été utilisés comme des tombes aristocratiques du 9^e siècle au 1^{er} siècle avant J.-C. L'importance de cette nécropole-sanctuaire est démontrée par les deux trésors monétaires qui y ont été découverts, au 17^e et début du 19^e siècle, consistant en plusieurs morceaux d'or et en de nombreuses pièces de monnaies émises en Bavière au 2^e siècle avant J.-C. Ce dépôt pourrait être lié à une cérémonie de prise de possession territoriale au moment de l'installation, dans ce lieu à forte connotation symbolique, ceint par les eaux de la Charente et de la Seugne, du peuple qui devait ultérieurement être appelé les Santons.

De nombreuses traces illustrent aussi la période gallo-romaine. La voie antique de Saintes à Périgueux, appelée "Chemin Boisé", traverse le territoire. Elle franchit la Seugne au nord-ouest entre le Gua et Gâtebourse, puis passe au nord du bourg ; l'itinéraire n'est ensuite que supposé jusqu'au franchissement d'un bras de la Seugne à la Fossade. Au nord-ouest de la commune, près de Gâtebourse, un site important, constitué de structures quadrangulaires, est signalé. Plus à l'est, le bois de la Creuzille renferme de nombreux vestiges qui indiquent la présence à cet endroit d'un édifice antique, peut-être d'une villa. Une tête féminine en marbre, datant de la fin du 2^e siècle, y avait déjà été trouvée au 18^e siècle. Divers vestiges gallo-romains mis au jour dans différents lieux de la commune sont réutilisés ici ou là : un tronçon de fût de colonne a par exemple été converti en margelle de puits à la Touche.

La présence de la voie romaine a sans doute favorisé l'installation de nouvelles populations au Moyen Âge, comme en témoignent les sépultures des 5^e-7^e siècles mises au jour au nord-ouest de l'église.



Sur le plan cadastral relevé en 1808, les rues forment un anneau autour de l'église, des maisons et des jardins limitrophes ([Archives départementales de la Charente-Maritime 3 P 5239](#)).



Le logis noble des 15-16^e siècles transformé très tôt en presbytère.
Photo de 1909 (fonds Triou).



Le moulin de Chantemerle.



Traces de baies du 11^e siècle dans le mur sud de la nef, partie la plus ancienne de l'église.



3. La seigneurie de Courcoury



Chevet de l'église Saint-Martin.



La métairie du Gua était le siège de la seigneurie de Courcoury au 18^e siècle.



Fenêtre à coussièges de l'ancien logis près de l'église.

L'édification d'une église romane, dont le droit de patronage est exercé par l'évêque de Saintes, atteste de l'importance de la bourgade aux 11^e et 12^e siècles. L'anneau constitué par les rues autour de l'édifice représente sans doute la limite du bourg primitif. La terre de Courcoury se situe alors dans la châtelainie de Pons. Il est probable que tous les moulins à eau sont déjà établis. Celui de Chantemerle est notamment détenu par le prieuré Saint-Eutrope de Saintes.

Dans les actes du 14^e siècle, la paroisse est nommée "Quoquorillo" ou "Corcorillo". Comme l'ensemble de la Saintonge et de l'Aunis, le territoire souffre du désordre et de la misère engendrés par la guerre de Cent Ans. Sans être véritablement fortifiée, l'église subit quelques transformations de protection.

L'adjonction d'une chapelle seigneuriale du côté nord de l'église et la construction, à proximité, d'un logis - qui devient plus tard presbytère - restent les seuls témoignages importants des 15^e et 16^e siècles. En 1523, la paroisse de Courcoury devient une seigneurie autonome et une juridiction par sa vente avec "tous droits de justice" par François de Pons à Françoise Bouchard d'Aubeterre, dame d'Ozillac. Cette seigneurie sans château change ensuite plusieurs fois de propriétaires, pour appartenir, à partir de 1547, à Guillaume Blanc, conseiller au parlement de Bordeaux, puis à ses descendants jusqu'à la fin du 17^e siècle.

Les 17^e et 18^e siècles, plus représentés dans le patrimoine bâti, sont aussi mieux connus par les archives. En 1720, Étienne Guinot, seigneur de Tesson, Rioux et Thenac, titré marquis de Monconseil en 1729, lieutenant général des armées du roi en 1748, achète la seigneurie de Courcoury à Joseph Guyonnet, seigneur de Montbalais. Un bail à ferme des moulins du Gua, passé en 1724, mentionne que le sieur de Monconseil a pour projet de faire détruire son logis - l'actuelle métairie du Gua - et de faire construire un château en ce lieu. Les travaux débutent peut-être, mais aucun château n'est finalement édifié. Dans les travaux d'importance de la période peut être mentionné l'agrandissement, en 1770, de la nef de l'église. Après le décès d'Étienne Guinot de Monconseil en 1782, la princesse d'Hénin, sa seconde fille, cède en 1785 la seigneurie de Courcoury à Renaud de Courbon, marquis de Blénac. La veuve de ce dernier, Marie-Thérèse Poute de Nieul, prend part, en 1789, aux assemblées de la noblesse tenues à Saintes pour sa terre de Courcoury. À cette époque, la paroisse, qui se trouve dans le diocèse et l'élection de Saintes, compte 130 feux.



Détail de la carte de Cassini, de la seconde moitié du 18^e siècle.



4.

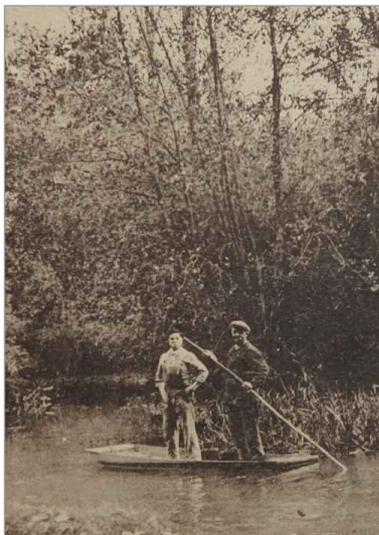
Des activités tournées vers les marais de la Seugne



Rives marécageuses d'un bras de la Seugne, aux Ytropes.



Marais et terres cultivées au sud-ouest du Grand-Village, en 1962 [IGN, géoportail].



Barque sur la Seugne. Détail d'une carte postale des années 1950 (Collection particulière).

La situation géographique de Courcoury a inévitablement entraîné des activités liées à l'eau ; il semble que les habitants se soient davantage tournés vers les marais de la Seugne plutôt que vers la Charente.

Comme les moulins, les pêcheries établies dans les marais sont concédées par les seigneurs à titre onéreux, jusqu'à la Révolution. Le poisson qui y est pêché est alors l'une des principales ressources alimentaires de la population. En plus des pêcheries permanentes aménagées par le creusement de fossés, l'établissement de barrages mobiles est autorisé chaque année, du 25 octobre au 25 mars. La Seugne est utilisée comme voie de transport et plusieurs endroits d'accostage sont appelés port : Port-Lucas, Port-la-Pierre, port des Ytropes, de l'Aubrade, des Orgeries, des Groies. Le transport des récoltes se fait ainsi par bateau ; en 1884, des travaux de réparation sont encore réalisés au port de l'Aubrade "pour faciliter l'exploitation des récoltes".

Dès les années 1640, le dessèchement de la vallée de la Seugne est envisagé mais le projet n'est pas accepté par le maréchal d'Albret, sire de Pons. Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1753, que les propriétaires reçoivent l'autorisation de se regrouper en syndicat, alors qu'une ordonnance royale prévoit le curage du cours de la Seugne et la destruction des barrages et pêcheries qui entravent l'écoulement des eaux. Tous les travaux étant interrompus au moment de la Révolution, les pêcheries ne sont pas démolies et subsistent encore en 1843.

Les terres humides se prêtent bien à la culture du chanvre. Il semble que chaque famille de cultivateurs possède une terre ou "motte", une petite terre marécageuse entourée de fossés et favorable à cette culture ; une description du presbytère, en 1806, mentionne l'existence d'une telle motte, "grande de 80 carreaux [environ 131 m²]". À la fin du 18^e siècle, le chanvre récolté à Courcoury, comme dans les communes alentours, est exclusivement utilisé dans la fabrication de linge à usage des habitants. Après la récolte, il faut le rouir au fond des cours d'eau, le sécher, le débarrasser de son écorce, le filer puis le tisser. En outre, les graines permettent de fabriquer de l'huile utilisée pour s'éclairer. L'examen du plan cadastral relevé en 1808 montre un parcellaire en lanières correspondant aux chènevières (plantations de chanvre), perpendiculaires aux fossés dans les marais et en bordure de Charente.

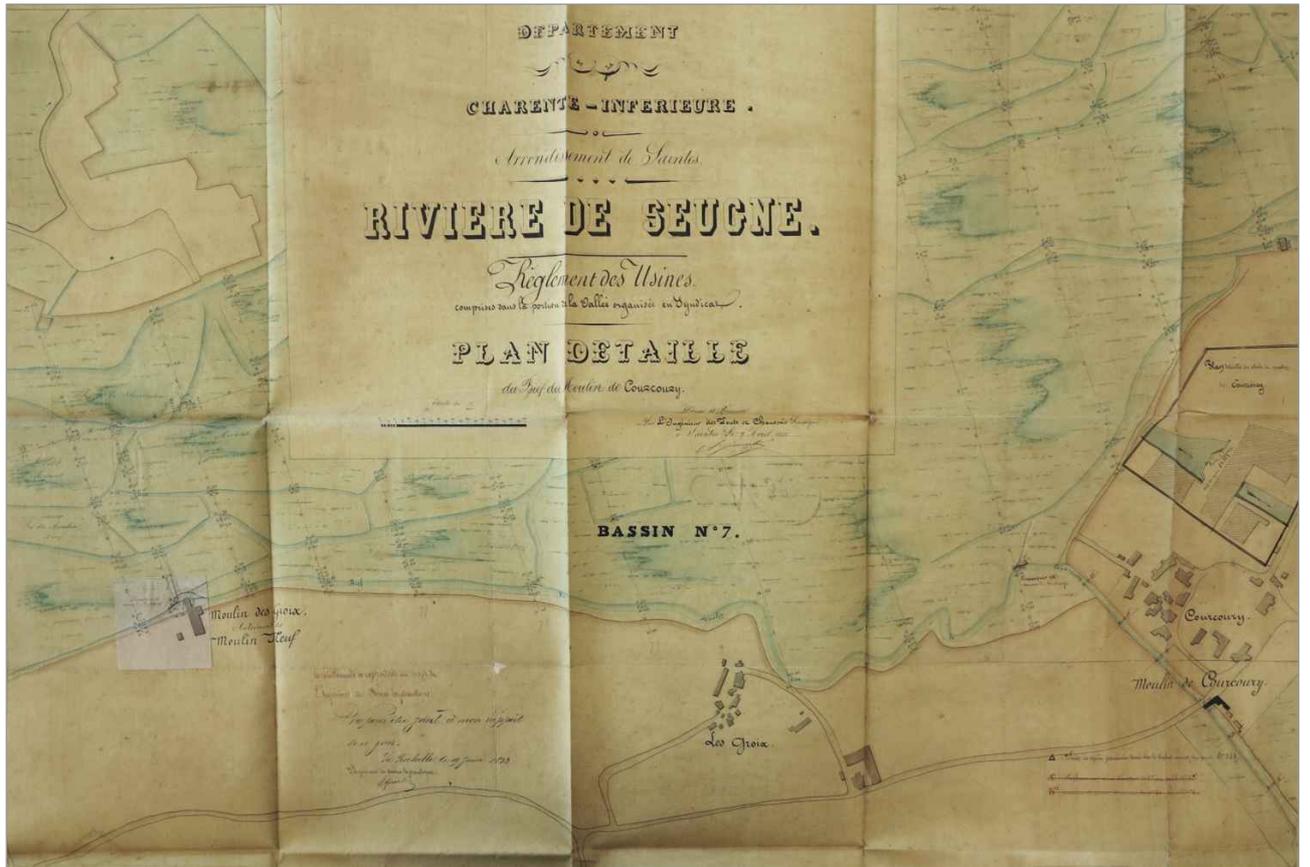


Détail de la carte de Cassini.

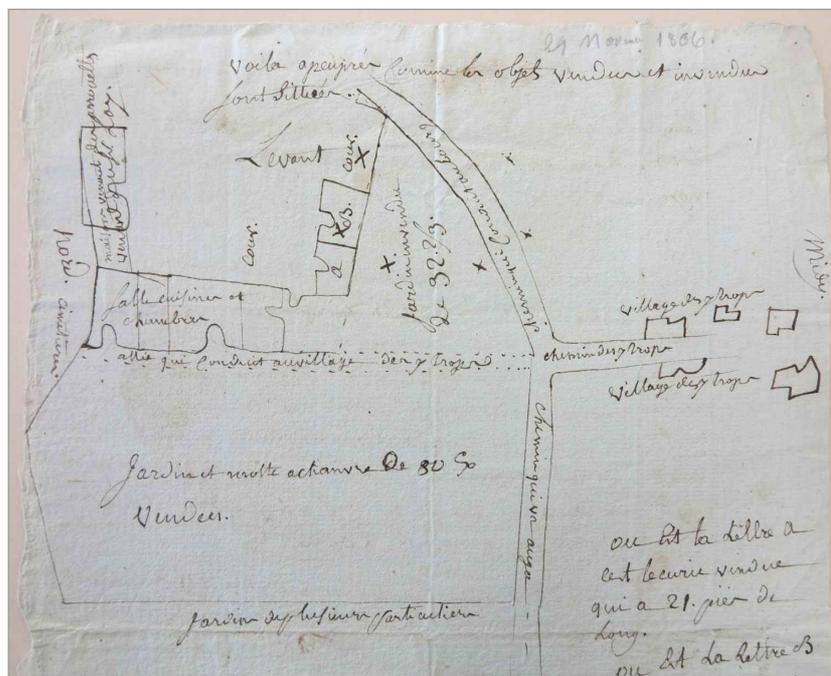
Les marais ont une certaine valeur grâce aussi à la rouche, plante herbacée qui y pousse, employée pour la litière des bestiaux ou le chauffage des fours à pain, mais aussi pour couvrir les constructions. Une "petite loge couverte de rouche" est ainsi mentionnée, en 1724, comme dépendance de la maison appartenant aux Vanderquand, au hameau de Chez-Deschamps. Une description de 1843 décrit la pénibilité de l'exploitation de la rouche: "Une fois coupée, elle est mise en javelles [gerbes]. L'ouvrier prend les javelles cinq par cinq, les porte sur ses épaules jusqu'à son bateau, les charge, les conduit à bord jusqu'à la terre ferme, les décharge et retourne au marais sur une distance d'environ 500 mètres. Un ouvrier peut couper et lier, en moyenne, 150 javelles par jour".

Le sol des marais est trop humide pour se servir de charrettes, les hommes y tracent des sentiers à l'aide d'une faux. L'air malsain des marais est accusé de provoquer des fièvres et une partie de la population, notamment celle qui habite le sud de la commune, réclame leur assèchement. Le syndicat des marais de la Seugne n'est finalement organisé qu'en 1839, en vue du dessèchement des marais situés entre Pons et Courcouronnes. Le projet vise à convertir en bonnes prairies des terrains sans valeur et à rendre le territoire plus salubre. Pour ce faire, dans un premier temps, un règlement des quinze usines de la vallée est proposé par l'ingénieur Forestier. Les cinq moulins à eau de Courcouronnes sont concernés. Chacun est réglé par l'installation d'ouvrages régulateurs et de décharge (vannes, déversoir), selon des cotes précises données par l'ingénieur.

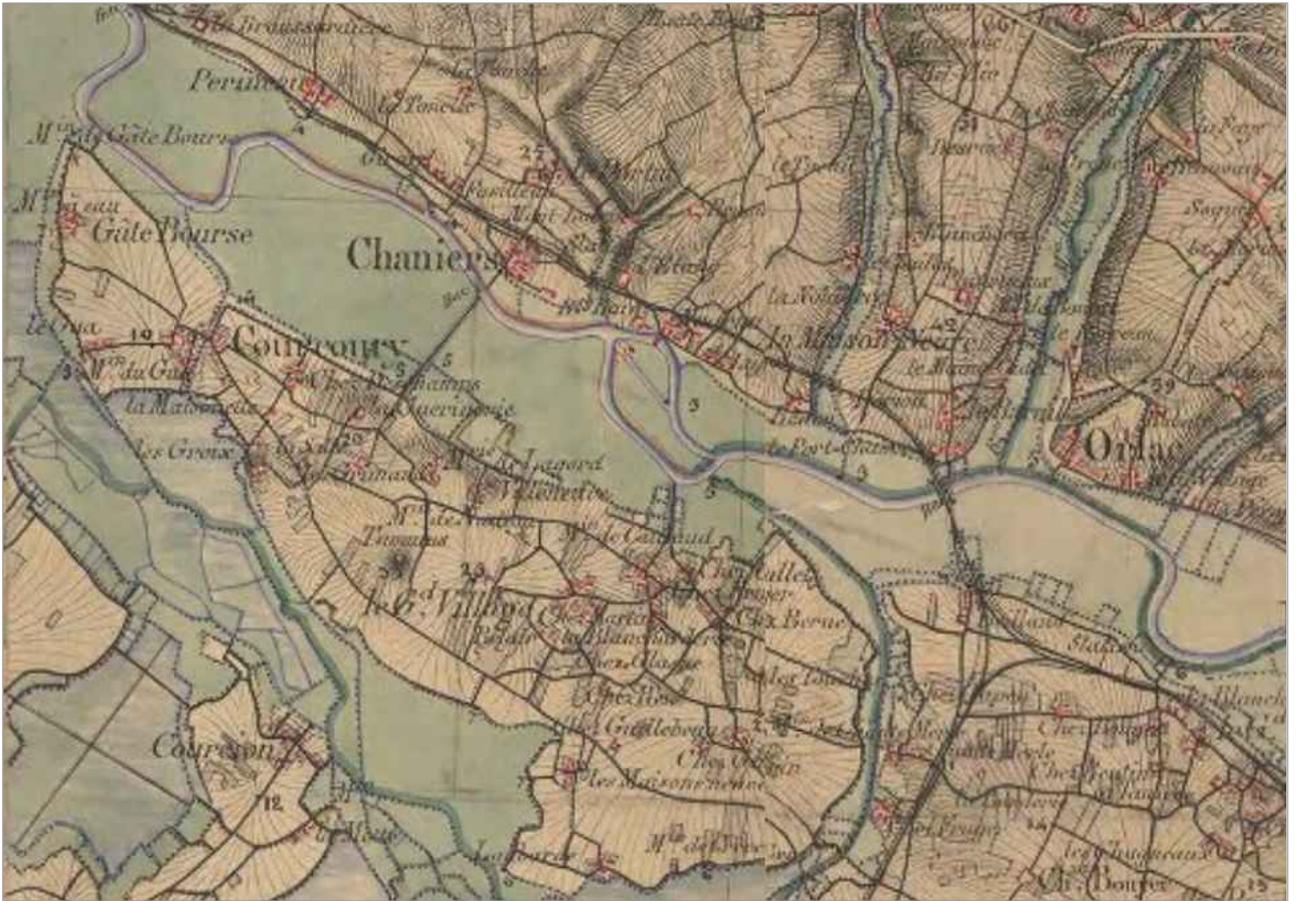
Au moins deux gués permettent le passage de la Seugne par des charrettes : l'étier ferré du côté ouest et le Pas de la Fossade, à l'est. En 1807, le maire déclare au sujet de l'installation d'un nouveau moulin qui risquerait de faire monter le niveau des eaux au passage de la Fossade : « où l'on passe avec bœufs, charrettes, voitures, et les personnes à pied sur la planche traversant cette rivière.". En 1839, puis sous le second Empire, la construction de ponts améliorent les échanges avec les communes voisines.



Plan du bassin n° 7 de la Seugne, en 1856 (Archives départementales de la Charente-Maritime, S 1375).



Plan du presbytère portant la mention d'une motte à chanvre, 1806 (Archives départementales de la Charente-Maritime, Q 300).



Carte d'État-Major de 1846 (IGN, géoportail).



5. Courcoury et le fleuve Charente



Rive de la Charente à Courcoury
vue depuis Chaniers.
C. Rome, 2015.



Crue du fleuve en janvier 2016.
G. Vilpasteur.



Le barrage de la Baine et la rive
de Courcoury, vers 1950
(Collection particulière).



Passage de bac à moteur entre
Courcoury et Chaniers.
C. Rome, 2015.

La Charente, avec les facilités de communication qu'elle offre, joue un rôle prédominant dans le développement du territoire. Elle permet d'expédier plus loin et de manière peu onéreuse les récoltes, dont les plantes ("rouche") et le bois des marais. Grâce à cela, par exemple, au 19^e siècle, les marais de Courcoury ont une valeur supérieure aux autres marais. Par ailleurs, les crues fertilisent les terres inondées.

De la plaine inondable qui borde la Charente émergent, en période de crue, trois levées de terre longilignes qui avaient vraisemblablement pour fonction de permettre l'accès au fleuve à ces moments-là, dès l'Antiquité. À la fin du Moyen Âge, des bacs circulent sur la Charente et les archives témoignent de conflits entre les représentants de l'Église de Saintes, qui détient de nombreux droits sur le fleuve, et les paysans qui construisent des bateaux pour la traversée. Ainsi, certaines traversées, comme à Chaniers, sont reconnues par l'évêque, tandis que d'autres ne le sont pas.

En 1839, une ordonnance royale décrète l'établissement d'un passage d'eau au lieu-dit Port-Tublé et d'un pont à Gâtebourse, à l'extrémité nord-ouest de la commune, pour faciliter la communication entre Courcoury et Saintes, en remplacement d'un petit bac supprimé quelques années auparavant. M. Dumontet, de Saintes, est retenu comme adjudicataire des travaux. En guise de paiement, il obtient la concession, pour 30 ans, des péages perçus au passage du fleuve. Le pont, qui traverse la Seugne à une petite distance d'un passage à gué, est constitué d'un tablier en bois de chêne sur des piles maçonnées. L'adjudicataire est en outre chargé de construire trois bateaux en chêne, de 15, 10 et 5 mètres de long, équipés de chaînes, gouvernails et perches. L'adjudication comprend aussi l'achat des terrains nécessaires pour l'établissement d'une voie publique sur la rive gauche entre le chemin venant de Courcoury et Port-Tublé.

À l'expiration des 30 années, les bateaux et le pont deviennent propriété de l'État. Ce passage est desservi par deux mariniers. L'autre passage, à Chaniers, moins pratique pour les habitants du bourg pour rallier Saintes, est également tenu par un fermier de l'administration. C'est ce passage qui subsiste de nos jours, entre avril et novembre. Dans les années 1950-1960 y sont encore transportés des charrettes de foin et des troupeaux de vaches.

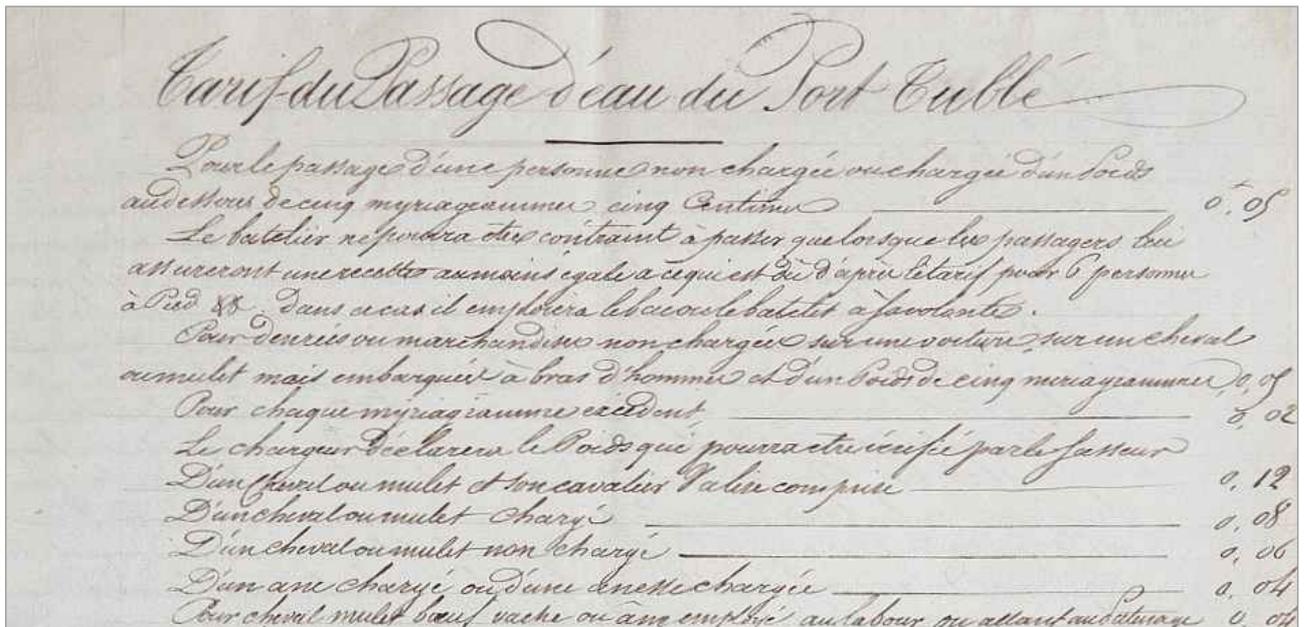
Entre Chaniers et la mer, la navigation fluviale a été pendant longtemps pratiquée à courant libre, jusqu'à ce que des écluses soient construites à la Baine et, en aval, à Saint-Savinien. Dans les années 1880, le trafic est important, constitué pour les trois quarts de gabares et pour un quart de bateaux à vapeur. La présence des



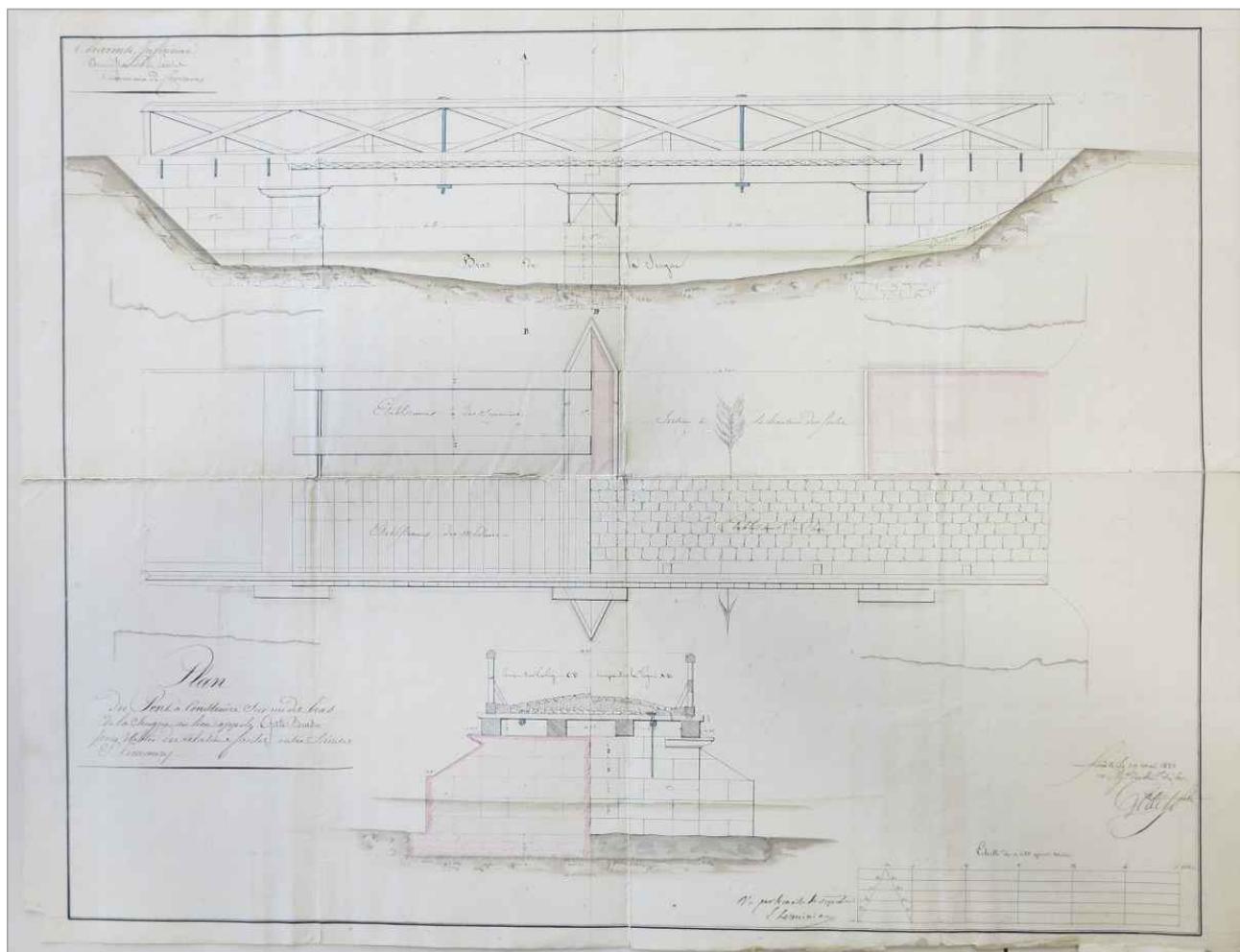
Chevreaux paissant dans une prairie inondée en janvier 2016.
G. Vilpasteur

chutes des moulins de la Baine à Chaniers ont conduit à créer une écluse à sas. De nouveaux travaux réalisés en 1885 pour la création d'un canal et d'un barrage mobile, et en 1905 pour la construction d'une écluse, entraînent l'achat de terrains sur Courcoury. La baisse du trafic est telle dans la première moitié du 20^e siècle que la section de Cognac à Tonnay-Charente est rayée de la nomenclature des Voies navigables de France (VNF) en 1957.

De tout temps, la pêche et la chasse sont largement pratiquées sur le territoire, permettant la consommation ou la vente de poissons et de petit gibier. Plus récemment, d'autres loisirs liés à la Charente sont pratiqués, c'est ainsi que les enfants et les jeunes de la commune se baignent à la "plage", au barrage de la Baine, entre les années 1930 et 1970.



Tarif du passage du bac à Port-Tublé, 1838
(Archives départementales de la Charente-Maritime, S 7159).



Plan et élévation du pont à construire à Gâtébourg, 1832
 [Archives départementales de la Charente-Maritime, S 7159].



Le moulin de Gâtebourse.



6.

Des ressources essentiellement agricoles



Plan cadastral napoléonien : moulin à vent de Gâtebourse.



Vue aérienne de la commune, 2015 (IGN, géoportail).



Façade sur rue du moulin du bourg.



Une vigne cultivée à l'entrée ouest du bourg.

Outre les marais et les activités liées à la Charente, la prospérité du territoire repose en grande partie sur la viticulture et la transformation du vin en eau-de-vie de cognac. Le vignoble, qui occupe près de 4 % des terres cultivées en 1822, se développe pour en représenter entre 20 et 30 % dans les années 1870, avant que le phylloxéra ne le dévaste. Dans cette zone de Champagne, les stocks vendus amortissent les effets immédiats de la crise et la vigne est replantée. En 1914, plus de 11 % des terres sont de nouveau couvertes de vignobles. Deux distilleries fonctionnent, l'une au Grand-Village à partir de 1909, l'autre aux Ytropes.

L'élevage aussi a son importance. La vaine pâture (droit de faire paître gratuitement son bétail en dehors de ses propres terres) se pratique au moins jusqu'en 1926. Par un ancien usage local, les moutons ne peuvent être gardés dans les communaux que du 1^{er} novembre au 1^{er} mars.

Les pratiques communautaires se traduisent aussi par l'achat en 1926, par la commune, d'un trieur Marot (machine utilisée pour trier les grains) qu'elle met à la disposition des agriculteurs.

Au cours du 19^e siècle, la culture du blé s'intensifie, ce qui entraîne la modernisation d'anciens moulins à eau et la construction de moulins à vent. Les meuniers figurent parmi les personnes les plus aisées de la commune. Sur le cadastre de 1822, cinq moulins à eau sont mentionnés, trois sont dotés de deux roues et deux d'une seule. Les moulins à eau du bourg, du Gua, de Gâtebourse et de Chantemerle sont encore visibles de nos jours, contrairement à celui de Moulin-Neuf qui a complètement disparu. Cité parmi les possessions de la famille Pichon en 1794, ce dernier est alors composé d'une maison pour le meunier, d'une grange à foin, d'une écurie, d'autres servitudes et d'un jardin. Devenu propriété des Nadeau, il cesse de fonctionner au moment des efforts réalisés pour assécher les marais de la commune, et est transformé en bâtiment rural dès 1860. Aujourd'hui disparu, il reste dans les mémoires par la publicité faite autour d'un crime qui s'y est déroulé en 1882. Tous ces moulins sont transformés avant 1850 avec l'adoption du système "à l'anglaise", permettant à une seule roue d'entraîner plusieurs paires de meules. Seulement deux moulins deviennent des minoteries équipées d'une machine à cylindres, à la toute fin du 19^e siècle.



Ancienne meule de moulin à huile remontée dans un espace public à Gâtebourse.



Entrée sud du bourg.



Vigne au village de Bel-Air.



Plan du moulin du Gua d'après le plan cadastral relevé en 1808 (Archives départementales de la Charente-Maritime, S 1375).

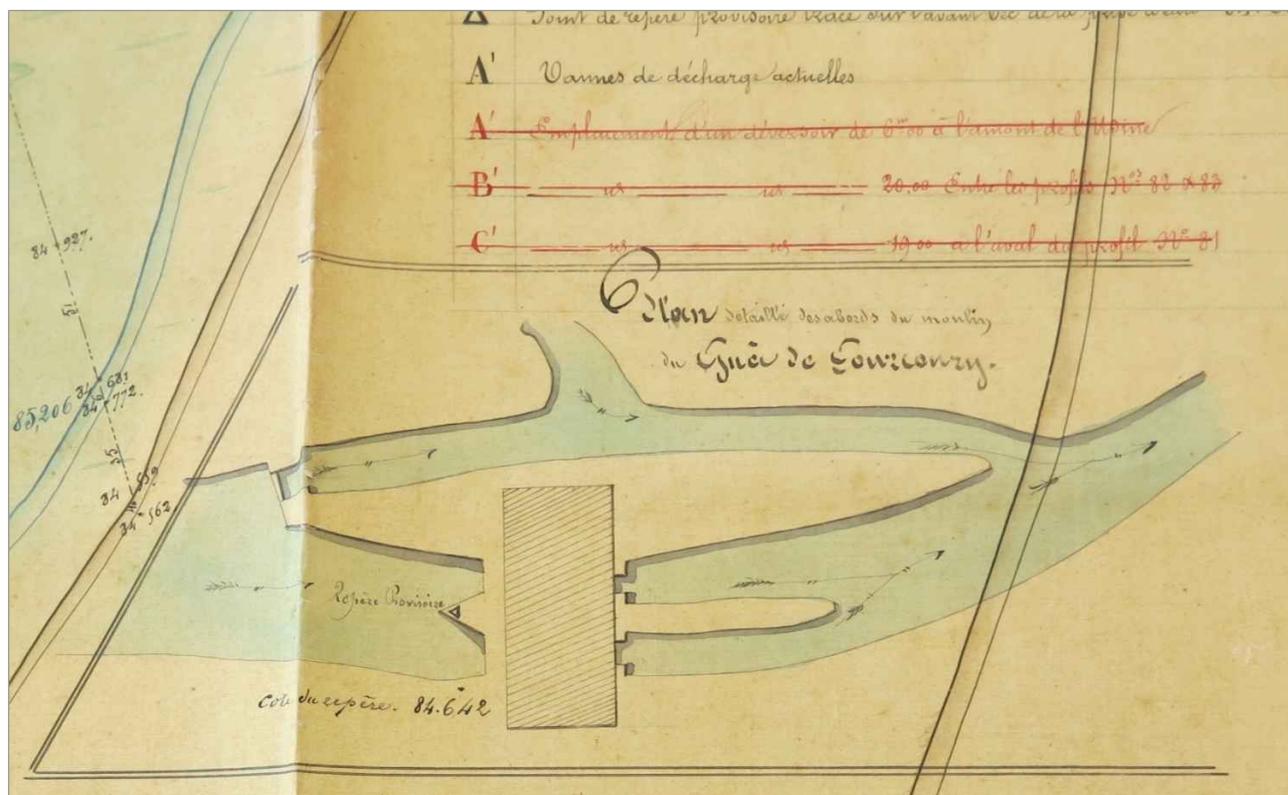
Si aucun moulin à vent n'est mentionné sur la carte de Cassini dans la seconde moitié du 18^e siècle, trois figurent sur le plan cadastral relevé en 1808 : l'un à Gâtebourse, les deux autres au nord du Grand-Village, le Moulin Caillaud et le Moulin Nadaud. Le propriétaire de ce dernier, Pierre Nadeau dit Boiteau, fait édifier deux autres moulins à proximité, en 1837. Ces cinq moulins à vent ont été utilisés sur une assez courte période puisque tous sont abandonnés, puis démolis avant 1870.

Par ailleurs, dans la commune, deux moulins à huile fonctionnent avec l'énergie animale, pour la production d'huile de noix. Au village de Chez-Deschamps, au lieu-dit les Prades, Prosper Mervaud fait construire en 1879 un tel moulin, démolé en 1940. Celui que crée Louis Drouard Rétaud au Grand-Village, en 1889, est toujours visible sous la forme d'une petite construction en rez-de-chaussée transformée en maison. Le moulin de Chantemerle possède aussi une paire de meules destinée à la fabrication d'huile.

D'autres activités sont à signaler, comme les forges installées dans les hameaux de Chez-Fruger et Chez-Berne, ou les boutiques aménagées dans le bourg, mais aussi dans les villages comme Chez-Berne, en 1875, pour Jeanne Méchain. En 1851, le recensement indique que la population se compose surtout d'agriculteurs, d'artisans (boulangier, forgeron, maçon, charpentier, meunier, tailleur de pierre, maréchal, sabotier, cordonnier, tonnelier, tisserand, chaisier, perruquier, tailleur, huilier), de métiers liés à l'exploitation du bois (marchand, scieur de long), de pêcheurs et de quelques négociants. En 1886, au total, 235 personnes sont propriétaires exploitants agricoles, et 10 seulement sont des fermiers ou métayers.



Le moulin de Gâtébourse.



Plan du moulin du Gua, 1856 ([Archives départementales de la Charente-Maritime](#), S 1375).

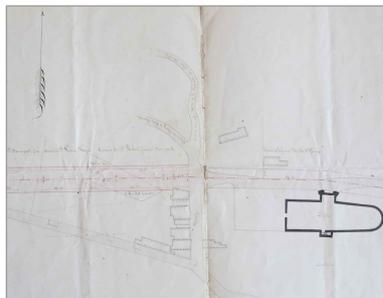


Détail de la façade de la maison dite la Lézardière, construite en 1860 pour Joseph Barbereau, meunier.



7.

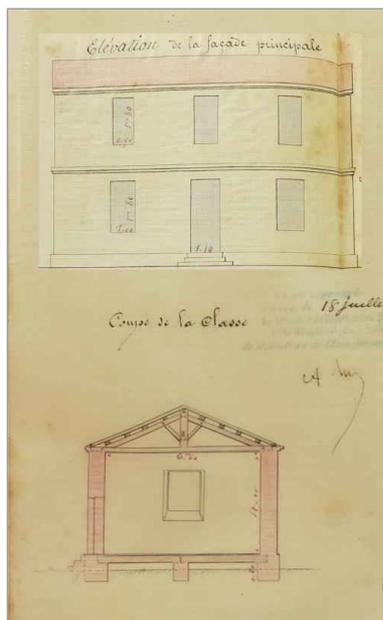
Une commune rurale prospère aux 19^e et 20^e siècles



Plan du nouveau tracé de l'entrée ouest du bourg, en 1857 (Archives municipales de Courcoury).



Ancienne mairie et école primaire de garçons.



Projet de construction d'une école primaire de filles, par l'architecte Simonnet 1873 (AD Charente-Maritime, 2 O 290).

Ces différentes activités permettent à la commune de vivre dans une relative prospérité aux 19^e et 20^e siècles. La multiplication des équipements publics en témoigne. La population de la commune atteint son maximum en 1831, avec 1 055 habitants recensés. Elle décroît ensuite de manière assez régulière pour arriver à environ 500, entre 1926 à 1975. Depuis lors, elle augmente, assez régulièrement, grâce à l'attractivité du territoire et à la recherche par les citadins d'une meilleure qualité de vie.

La voirie n'évolue que très peu au cours du 19^e siècle. Cependant, pour faciliter la traversée du bourg, l'entrée ouest est transformée, en 1857, par un nouveau tracé du chemin de grande communication n° 43 (l'actuelle route départementale 128), qui passe désormais au nord de l'église. Le réaménagement de la rue au Gua est suivi de celui des rues principales du bourg, de Chez-Fruger et de Chez-Berne en 1865 et 1869. La traversée du hameau Chez-Deschamps n'est en revanche aménagée qu'en 1911.

La commune se dote assez tôt d'une école puisque, dès 1846, une maison, située à la sortie sud du bourg, est achetée pour être transformée en école primaire de garçons. Les bâtiments abritent pendant longtemps également la mairie. À partir de 1874, une école tenue par des religieuses s'installe dans un bâtiment près de l'actuelle maison du n° 17 rue Pierre-Schoeffer. Un incendie provoque, en 1880, son transfert au Grand-Village, dans une partie de la maison du n°21 rue des Gros-Bonnets. La municipalité décide de construire, en 1875, une école primaire de filles, non loin de celle des garçons. Sa disposition architecturale reprend un modèle assez simple, répandu alors, qui comprend une salle de classe située à l'arrière d'un logement pour l'instituteur. L'école des garçons est agrandie, en 1892, par un bâtiment de classe et un préau situés à l'entrée de la cour.

Le cimetière, au sud de l'église, jugé trop petit et mal situé, est transféré sur des terrains acquis par la municipalité, en 1894. C'est dans ce cimetière que le conseil municipal décide d'ériger un monument en hommage aux 25 soldats de la commune morts entre 1914 et 1918. Ce monument, réalisé par Philippe Mouldoux, sculpteur à Saintes, intègre la croix de cimetière. Il est inauguré le 8 mai 1921. Les noms des soldats morts durant la Seconde Guerre mondiale sont ajoutés par la suite. L'emplacement de l'ancien cimetière est transformé en place publique en 1905.



Le logement de l'instituteur de l'école de filles.



L'agrandissement de l'école dans les années 1970.



L'entrée du cimetière.



Façade d'une maison construite en 1861, au n° 25 rue Pierre-Schoeffer.

En 1929, une salle des fêtes est aménagée dans une partie du logis servant de presbytère. L'électrification de la commune s'effectue en 1930, malgré les protestations de propriétaires refusant l'implantation des poteaux de lignes à basse tension sur leurs terres. Un transformateur est installé dans le bourg, non loin de l'école des filles. À partir des années 1960-1970, des maisons pavillonnaires sont construites. Elles créent un continuum entre le hameau de Chez-Deschamps et le bourg, et certaines sont implantées à la périphérie immédiate des autres hameaux. L'école des filles est complétée dans les années 1960 par de nouvelles classes et par un bâtiment à usage de bibliothèque.

Le remembrement des terres cultivées, très morcelées, est réalisé entre 1984 et 1986. De grandes parcelles sont alors formées par l'agrégat de terrains dont les propriétaires ne sont pas identifiés. Ce remembrement ne concerne qu'une petite partie du marais. La polyculture caractérise encore aujourd'hui les exploitations du territoire : élevage bovin et ovin, viticulture pour l'élaboration d'eau-de-vie de cognac, culture de maïs, blé, orge, tournesol, colza...

Dans le cadre de Natura 2000, un projet visant à valoriser le patrimoine naturel du delta de la Seugne s'appuie sur la Maison de la Seugne, bâtie à l'ouest du bourg de Courcoury. Le caractère d'insularité imprègne profondément le territoire dont la population vit toujours au rythme des crues qui isolent encore parfois la commune, comme en 1961, 1982 et 1994.



La Maison de la Seugne au sud-ouest du bourg.



Entrée de jardin dans le bourg.



II. Architecture et habitat

En dehors des éléments remarquables du patrimoine, l'inventaire a porté sur 86 maisons et 67 fermes ou anciennes fermes. Toutes les constructions antérieures aux années 1960 ont été prises en compte, à l'exception de celles dont l'état d'origine est rendu illisible par de récents remaniements.



Détail de la Vierge de l'ancienne croix de cimetière.



1.

Quelques éléments remarquables du patrimoine



Chevet de l'église en 1909 (Fonds Triou).



La façade de l'église a été reconstruite au 18^e siècle avec un appareillage en pierre de taille à bossages continus en table (C. Rome).



Le logis noble a subi d'importants remaniements ; il possède encore une fenêtre à coussièges et sa tour d'escalier, arasée (C. Rome).

En plus de ses paysages contrastés, entre vignes et marais, Courcoury possède quelques éléments bâtis remarquables, rassemblés dans le bourg autour de l'église romane.

L'église semble remonter au 11^e siècle pour sa partie la plus ancienne, qui est le mur sud de la nef. Elle possède un chevet du 12^e siècle, au volume équilibré, caractéristique des églises saintongeaises, et un clocher carré de belles proportions qui présente un appareillage en pierre de taille et des baies géminées à colonnettes de grande qualité.

La chapelle de la deuxième moitié du 15^e siècle, de style gothique, est d'une belle qualité architecturale également. Dédiée à la Vierge, elle a été bâtie pour un seigneur dont le blason, non identifié, est placé à la clé de l'arc. Elle s'ouvre sur la nef par une grande arcade brisée et moulurée.

L'agrandissement de la nef vers l'ouest en 1770, par l'entrepreneur saintais Emery, a malheureusement fait disparaître la façade romane et a complètement modifié les proportions de l'édifice d'origine. Cependant, la nouvelle façade, de style classique, présente un bel appareillage de pierre de taille, qui a pu servir de modèle pour certaines maisons construites au 19^e siècle.

Le logis situé au sud de l'église a subi de multiples remaniements depuis sa construction, à la limite des 15^e et 16^e siècles. Sont encore visibles de cette époque la porte de la tour d'escalier, surmontée d'un arc en accolade, et des fenêtres étroites à traverse et appui saillant ; à l'étage, l'une de ces fenêtres présente des coussièges, bancs de pierre ménagés dans l'embrasure. Il est possible que ce logis, devenu plus tard un presbytère, ait été édifié pour le même seigneur que la chapelle nord de l'église.

Sur la place publique aménagée à l'emplacement de l'ancien cimetière subsiste la croix de ce dernier. Son socle porte l'inscription : "Fait par moy Laroze de Langon, l'an 1782". Cette croix présente la particularité d'être ornée de deux beaux bas-reliefs : sur une face, un Christ en croix, sur l'autre, au-dessus d'un petit socle, une Vierge auréolée très finement sculptée.



Un puits à margelle monolithe et un abreuvoir ou timbre, Chez-Martin.



Puits à margelle composée de deux blocs de pierre, Chez-Deschamps.



Puits à margelle formée de plusieurs blocs de pierre, Chez-Martin.



Puits commun dans l'impasse du Sapin-Bleu, au Grand-Village.



2.

Un petit bourg et de nombreux hameaux



Le hameau de la Maisonnette sur le plan cadastral relevé en 1808.



À Guérinerie, la rue passe sous un passage couvert.



Cour de ferme close par un mur en pierre de taille et porte cochère, au Grand-Village.



Puits et abreuvoir à la Guérinerie ; une découpe dans la margelle permet de poser le seau.

En 1881, pour 797 habitants, la commune comptait 242 maisons ; moins d'un tiers étaient situées dans le bourg, les autres étaient réparties dans 21 hameaux. Cette répartition a peu varié depuis lors. L'habitat de Courcoury est regroupé dans le bourg et une vingtaine de hameaux, qui sont tous sur le plateau, à l'abri des crues. Une seule ferme est aujourd'hui isolée. D'autres maisons ou fermes qui formaient autrefois un hameau, sont devenues une seule propriété, comme la Maisonnette qui était, au début du 19^e siècle, un hameau composé de sept familles.

Dans le bourg, comme dans les hameaux, la plupart des maisons sont rassemblées autour d'un espace commun, appelé quereux, qui prend la forme d'un passage ou d'une placette, et où se trouve généralement un puits, également commun. Ces espaces communs tendent à disparaître aujourd'hui, englobés dans telle ou telle propriété. Les maisons sont majoritairement attenantes les unes aux autres et alignées sur ces quereux, et beaucoup sont perpendiculaires à la voie principale. Les façades sont le plus généralement orientées vers le sud, sud-est ou sud-ouest.

La densité du bâti est accentuée par les clôtures des cours et des jardins contigus aux habitations. Les murs sont de différents types, d'une hauteur variant d'un à deux mètres, en pierre de taille avec chaperons, ou bien en moellons liés de terre avec des chaînages en pierre de taille. Des piliers, à amortissements plus ou moins ornés, supportent des portails en ferronnerie pour les entrées piétonnes ou cochères.

42 puits ont été repérés, dont la plupart sont situés sur des lieux de passage. Nombre d'entre eux ont une margelle monolithe, de forme carrée : un bloc de pierre a été évidé en cylindre et placé à l'aplomb du forage du puits. Toutefois, cette margelle est parfois constituée de deux blocs assemblés ou encore formée de plusieurs pierres maçonnées. Seuls quelques puits sont protégés par un édicule, petite construction ou auvent porté par des poteaux. La plupart sont dotés d'une penture métallique à deux ou trois pieds en fer forgé qui portent une simple poulie. D'autres s'adosent contre un mur dans lequel est fixé une penture soutenant la poulie. Ces puits sont souvent associés à des abreuvoirs, appelés timbres, creusés dans des pierres.



Maison Vanderquand, dite des Hollandais, au hameau de Chez-Deschamps.



Petite maison de la fin du 18^e siècle, au hameau des Grandes-Maisons.



3.

Des traces d'architecture ancienne



Linteau de fenêtre portant la date 1770.



Petite maison de la fin du 18^e – début 19^e siècle, au hameau de Chez-Berne.



Petite maison de la limite des 18^e-19^e siècles, à Gâtebourse.



Aisselier en arc "jambe de chien".

Aucune habitation de l'Ancien régime n'a été conservée dans son intégralité, à l'exception de la maison des Vanderquand, dite des Hollandais, dans le hameau Chez-Deschamps, construite au 17^e siècle et très modifiée au siècle suivant.

La métairie du Gua, qui était vraisemblablement une sorte de relais de chasse et de pêche pour le marquis de Monconseil au début du 18^e siècle, a été partiellement reconstruite vers 1840. Une maison de la Guérinerie, dont l'origine remonte au 17^e siècle, a subi d'importantes modifications au 19^e siècle.

Par ailleurs, quelques éléments épars sont encore visibles dans certaines maisons, comme de petites ouvertures à encadrement chanfreiné ou des cheminées. Parmi les onze dates inscrites sur des bâtiments, cinq appartiennent au 18^e siècle (1764 pour la plus ancienne), les six autres au 19^e.

La plupart des maisons sont reconstruites, au moins partiellement, au cours du 19^e siècle, en conservant certaines formes architecturales plus anciennes. Les rares maisons à façade en pignon attestent sans doute de ces anciennes formes : logement et dépendances sont abrités sous le même toit. Quelques exemples datant de la fin du 18^e siècle ou du tout début du 19^e siècle témoignent de la pérennité d'un modèle d'habitat très répandu au cours des siècles précédents : une petite maison en rez-de-chaussée, d'une superficie d'une quarantaine de mètres carrés, composée d'une seule pièce surmontée d'un grenier.

Des sept exemples repérés, quatre sont en moellon, les autres ont au moins leur façade principale en pierre de taille. À l'exception d'une maison à Chez-Berne qui possède deux fenêtres, le rez-de-chaussée est éclairé par une seule ouverture, dont le linteau n'est pas aligné avec celui de la porte d'entrée, très basse et fermée d'une menuiserie pleine. À l'origine, le grenier semble éclairé par une seule petite fenêtre. Les linteaux des portes sont délardés, tandis que ceux des fenêtres sont en arc segmentaire. Une autre maison, à Gâtebourse, se distingue par la belle facture de sa mise en œuvre, l'alignement de ses deux fenêtres en une travée, et par la présence d'une pierre d'évier qui tend à montrer que le grenier était habité. Toutes ces maisons sont dépourvues de corniche et deux d'entre elles présentent une sorte d'aiselier arqué, appelé localement "jambe de chien", qui soutient l'avant-toit.



Toit débordant au hameau de
Chez-Fruger.



L'un des rares exemples de
façade en pignon ; le débord du
toit abrite l'escalier extérieur.



Escalier extérieur à Gâtébourse.



Pierre d'évier dans une façade
des années 1850, au hameau de
Chez-Berne.

Une autre forme ancienne résiduelle se caractérise par la présence d'un balet, large débord de toiture généralement au-dessus d'un mur pignon. Chez-Fruger, une maison présente ainsi un toit débordant au-dessus d'une porte d'accès au grenier, accessible par une échelle. Cette forme de toit permet aussi d'abriter les deux escaliers extérieurs en pierre encore visibles aujourd'hui, l'un du 18^e siècle au bourg, et l'autre des années 1820-1840 à Gâtébourse.

Des façades ont conservé la pierre qui servait à l'évacuation des eaux usées et qui signale, à l'extérieur, l'emplacement de l'évier. Contrairement à ce qui existe ailleurs dans la région, ces pierres ne sont pas surmontées d'un jour (petite ouverture) pour éclairer l'évier. En revanche, cette partie de la paroi est en pierre de taille et se distingue ainsi du reste du mur en moellon.

Des cheminées du 18^e siècle, mais surtout du 19^e siècles, sont visibles, placées contre les murs pignons, de préférence celui de l'ouest pour les maisons à pièce unique. Quelques exemples de potager (petit fourneau maçonné) aménagé auprès de la cheminée subsistent.

De rares demeures ont aussi conservé les "bujours", cuiviers à lessive en terre cuite qui semblent avoir été utilisés jusqu'au début du 20^e siècle. Ils étaient alimentés par l'eau chauffant dans le chaudron au-dessus du foyer. Un seul four à pain a été relevé.



Aménagement complet d'une buanderie équipée de bujours à la métairie du Gua.



Cette maison, édifée en 1867 pour François Rousseau, cultivateur, présente un décor tout à fait original de fausses arcades au rez-de-chaussée.



Maison partiellement bâtie en 1856, rue de la Distillerie aux Ytrops.



Maison édifée au Grand Village, en 1859, pour Guillaume Bureau, cultivateur.



Maison construite en deux campagnes, en 1863 et 1880, Chez Fruger.

4.

Des constructions du 19^e siècle d'une grande qualité



Ferme partiellement construite durant le 2^e quart du 19^e siècle, à l'Aubrade.



Façade de maison de la fin du 19^e siècle, Chez-Martin.



Ferme au Grand-Village, façade de 1871.



Épi de faîtage en faïence sur la demeure bâtie en 1857, aux Grandes-Maisons.

La grande période de reconstruction de l'habitat de la commune se situe dans les années 1850-1870, comme dans la plupart des communes des Charentes. Sur le plan économique, cette période correspond à l'essor considérable du commerce de l'eau-de-vie de cognac.

On constate l'amorce de cet essor à partir des années 1830, avec la construction de quatorze maisons, comme la demeure de notable édifée pour l'un des meuniers du moulin de Gâtebourse, Étienne Barbereau, en 1848. Ces nouvelles habitations rompent avec celles évoquées précédemment, par l'ordonnance de leur façade et par leur plus grandes dimensions. À l'exception de l'une d'elles qui possède un étage, à Gâtebourse, elles sont dotées d'un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier. Près de la moitié d'entre elles sont bâties en moellon de calcaire, les autres ayant au moins leur façade principale en pierre de taille. Les façades, couronnées par une corniche moulurée, sont animées par un bandeau de niveau pour deux d'entre elles. Leurs ouvertures sont alignées et forment des travées régulières, les fenêtres du grenier étant souvent assez petites. Leurs appuis de fenêtres sont généralement moulurés.

Près de la moitié (70) des habitations étudiées sont construites ou transformées durant les années 1850-1870. La plupart d'entre elles sont reconstruites, en partie seulement ou complètement. Les propriétaires bâtisseurs sont souvent mentionnés comme cultivateurs, quelques-uns seulement sont qualifiés de négociants d'eau-de-vie de cognac. Les exploitations agricoles de Courcoury, fondées sur la polyculture, bénéficient de la fertilité des terres et de la valeur croissante du produit des vignes. Les propriétaires, distillateurs ou non, profitent de la manne que représente le cognac. Les maisons très cossues qui sont alors édifiées matérialisent cette aisance.

Ces habitations sont constituées d'un rez-de-chaussée et d'un étage ou d'un comble, habité ou occupé en grenier. Les plus grandes maisons se distinguent par leurs toits à croupes couverts de tuile creuse et ornés pour quelques-uns d'épis de faîtage. Ces logements, de belle apparence, sont de taille moyenne ; dans leur grande majorité, ils ne possèdent qu'une pièce en profondeur et sont prolongés sur l'arrière par un chai servant de dépendance. Un certain nombre de maisons, souvent reconstruites, n'ont que deux travées (alignements d'ouvertures en façade), mais le plus grand nombre en possède soit trois, soit cinq. Cette disposition correspond généralement à l'organisation intérieure du logement : depuis la porte d'entrée, un corridor distribue une pièce de part et d'autre.



Façade de maison de la première moitié du 19^e siècle, dans le bourg.



La Lézardière est bâtie en 1860 pour Joseph Barbereau, meunier.



Maison de ferme construite pour la veuve Ginguenaud, en 1876, au hameau de Chez-Berne.



Maison de 1865 au Grand-Village, dont le projet initial était un plus grand bâtiment.

Une mise en œuvre architecturale particulièrement soignée caractérise les façades principales d'une grande partie des maisons bâties à cette époque. Toutes sont en pierre de taille, couronnées d'une corniche moulurée et animées par un bandeau à hauteur d'appui des fenêtres de l'étage. Au rez-de-chaussée, la pierre de taille est soigneusement appareillée (en bossages continus en table). À l'étage, au-dessus d'un bandeau d'appui délimitant les deux niveaux, le mur est lisse et les fenêtres sont dotées d'un encadrement mouluré. La corniche et le bandeau d'appui sont moulurés, denticulés ou dotés de modillons. La porte d'entrée est parfois surmontée d'une corniche. Ce beau travail de taille et d'assemblage de pierre se voit à la maison de notable dite la Lézardière, bâtie dans le bourg, en 1860, pour Joseph Barbereau, meunier. Cette demeure possède en outre un avant-corps coiffé d'un fronton et décoré de fines sculptures. Cette mise en œuvre se retrouve sur des maisons beaucoup plus modestes, comme celle du n°38A, route de Corcosse, Chez-Berne.

Deux logis adoptent un plan et un traitement architectural digne de petits châteaux, avec leurs pavillons et leur toit en ardoise. L'un est construit en 1856 pour le négociant Chéri Nadeau Rétaud au Grand-Village, l'autre en 1883 pour Henri Nadeau, propriétaire cultivateur, au hameau Chez-Guérin.

La crise du phylloxéra met un frein à l'essor de la construction, et seulement 17 maisons datent de la fin du 19^e siècle. Elles conservent les caractéristiques de l'époque précédente, mais leur volume change avec un étage plus élevé qui semble dévolu à l'habitation dès la construction, même dans le cas de très modestes logements. Le caractère moderne de la tuile mécanique séduit alors. C'est ainsi qu'une maison de notable, au hameau Chez-Berne, bâtie en 1886 pour Jean Deschamps propriétaire cultivateur, en est couverte, comme la maison, plus tardive toutefois, édifiée en 1904 au Grand-Village pour Hippolyte Jousseau, marchand de porcs.

Le nombre des maisons bâties durant la première moitié du 20^e siècle est très faible, et il faut attendre les années 1970-1980 pour que, la population augmentant, de nouvelles constructions voient le jour.



Ancien café L'Espérance à l'entrée du bourg, de 1887.



Maison édifée en 1876 pour Étienne Arnout, propriétaire tonnelier, dans le bourg.



Maison bâtie en 1904 pour Hippolyte Jousseume, au Grand Village.



Bâtiment de ferme en longueur bâti en 1880 pour Henri Mervaud, tonnelier, aux Ytropes (C. Rome).



À Bel-Air, les bâtiments de cette ferme ont été édifiés en plusieurs campagnes entre la fin du 18^e siècle et 1855.



Ferme de Bel-Air bâtie en 1861 et prolongée, peu après, par une grange dotée d'une porte charretière en arc segmentaire.



Aux Grandes-Maisons, la demeure et ses bâtiments agricoles ont été construits en 1857.



5.

Fermes et dépendances agricoles



Chai en appentis à l'arrière du café L'Espérance.



Trois fermes se partagent ce quéreux Chez-Deschamps.



À la métairie de Lagord, quatre granges en pignon sont accolées.



Ferme au Grand-Village, dont le mur pignon est en bel appareillage de pierre.

L'étude a concerné 68 fermes ou anciennes fermes, ainsi que de nombreuses maisons, y compris dans le bourg, qui possédaient aussi des dépendances agricoles pour l'élevage des cochons, des volailles ou des moutons. Presque toutes les maisons sont dotées d'un chai. Toutes les familles faisaient et conservaient leur vin et leur eau-de-vin, les vendaient ou se chargeaient elles-mêmes de la distillation. Le grand nombre de ces bâtiments met en évidence le caractère agricole de la commune.

Les fermes ont souvent été constituées par l'adjonction de bâtiments au fur et à mesure des besoins. L'évolution de l'agriculture au cours du 19^e siècle se reflète dans la construction de bâtiments d'exploitation plus grands et plus spécialisés. La présence d'un quéreux impose quelque peu la disposition des différents bâtiments. Le plus souvent alors, les granges-étables font face, de l'autre côté de l'espace commun, aux logements juxtaposés par deux ou trois et orientés au sud.

Parfois, les bâtiments de ferme sont disposés en ligne, sous un seul toit : le logement est contigu à une grange-remise ; d'autres dépendances, dont un chai, sont abritées par un appentis à l'arrière. Dans ce cas, la grange possède sa porte charretière dans le mur de façade. Ce modèle s'impose peu à peu et de très beaux ensembles sont construits dans les années 1850-1870 ; les deux exemples les plus représentatifs se situent à Bel-Air. Dans le premier, le logis du 18^e siècle est complété dans le même alignement, par une grange vers 1830, puis par une deuxième, et enfin par un logement en 1855.

Une exploitation de 1857, aux Grandes-Maisons, est particulièrement intéressante par sa taille et sa qualité architecturale. Ce domaine comprend une grande demeure abritant deux logements, des bâtiments d'exploitation et un pigeonnier. Deux portails monumentaux donnent accès à la cour, fermée par des bâtiments sur deux côtés et par un mur. C'est le seul exemple de ferme à cour fermée sur la commune.

Dans les granges-étables, neuf portes charretières situées sur le mur pignon ont été repérées, qui témoignent de l'ancienneté des bâtiments – la plupart apparaissent sur le plan relevé en 1808 – et de l'importance de l'exploitation agricole et de son activité – polyculture et élevage.



Hangar complètement ouvert en façade et puits commun aux Grands-Maisons.



Cette grange-étable présente un avant-toit formant balet et un chaînage d'angle avec pierres de calage.



Ouvertures de pigeonnier aménagé dans un grenier, aux Ytropes.



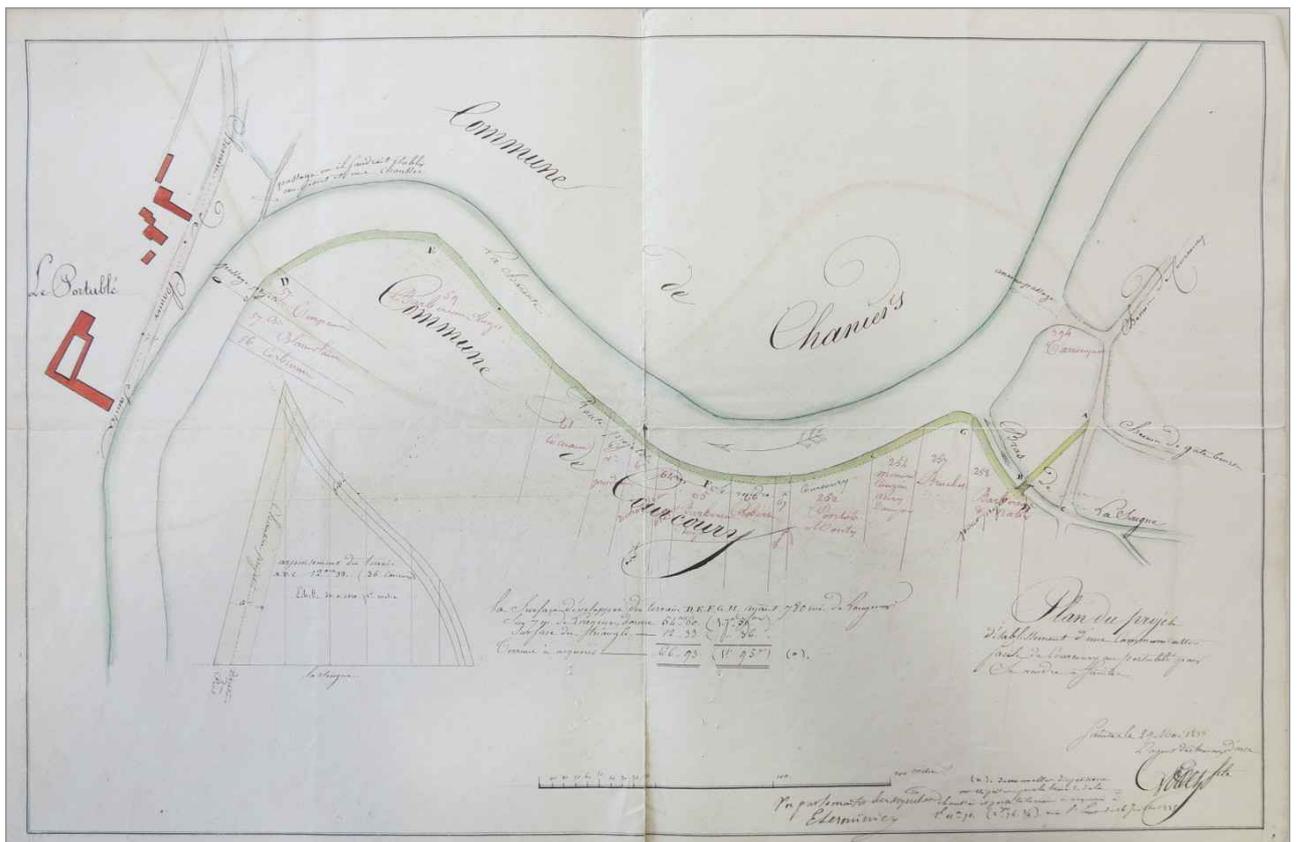
Dans le bourg, hangar de 1862 à piles de pierre, prolongé par trois piliers en parpaing.

Des hangars, appelés aussi balets, complètent généralement les fermes. Certains, ouverts en façade, font office de granges et sont parfois intégrés dans un alignement de bâtiments. Pour les plus grands, la charpente peut être soutenue par des piles carrées maçonnées. D'autres encore sont formés par un avant-toit, fortement débordant sur le mur pignon d'une dépendance, pour former un abri.

Hormis celui des Grandes-Maisons, qui se présente comme un petit bâtiment indépendant couvert d'un toit en pavillon, les pigeonniers se limitent à quelques trous de boulins pratiqués dans un mur ; dans le bourg, aux Ytropes, toute la partie haute d'un mur gouttereau accueille un grand nombre de ces trous.



Pigeonnier isolé aux Grandes-Maisons.



Plan du projet d'établissement d'un bac à Port-Tublé et d'un pont à Gâtébourne, 1832
 (Archives départementales de la Charente-Maritime, S 7159).



III. Documentation

Documents d'archives

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- 2 O 290-291. 1806-1939 : administration communale de Courcoury.
- 3 P 1256 à 1262. 1822-1960 : cadastre de Courcoury, état de section et matrices cadastrales des propriétés foncières.
- Q 300. an IV-1810 : restitution de biens nationaux, commune de Courcoury.
- S 1373-1377. moulins sur la Seugne, commune de Courcoury.
- S 7159. 1832-1871 : pont à établir à Gâtebourse et bac à Port-Tublé.

Archives de l'évêché de La Rochelle :

- P Courcoury 1 E. 1847-1906 : délibérations du conseil de fabrique de Courcoury.
- P Courcoury 1 D. 1828-1841 : actes de vente de la maison presbytérale.

Archives municipales de Courcoury :

- 1851-1886 : dénombrement de la population, liste nominative des habitants de la commune de Courcoury.

Documents figurés

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- 3 P 5239. Plan cadastral de Courcoury, 1822 (relevé en 1808 par Descroisettes, géomètre).

Archives municipales de Courcoury :

- *Plan pour le redressement du chemin de grande communication n° 43 de Saintes à Barbezieux*, 1857.
- *Plan de la traverse du village du Gua*, 1864.
- *Plan de la traverse du bourg*, 1869.
- *Plans de la traverse du village de Chez-Fruger*, 1869.
- *Plan de la traverse de Chez-Berne*, 1869.
- *Plan des alignements dans la traverse du village de Chez-Deschamps*, 1911.

Carte du cours de la Charente depuis Verteuil jusqu'à son embouchure dans la mer, vers 1700. Fac-similé conservé au service du patrimoine de la Région Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes, site de Poitiers.

Site internet *Geoportail* : photographies aériennes de l'IGN, campagnes de 1962 et 1977 et 1990.
<http://www.geoportail.gouv.fr/>

Vues aériennes depuis 1920, en ligne sur le site internet de l'IGN, www.geoportail.fr.

Bibliographie générale

- Conseil général du département de la Charente-Inférieure, Rapport du Préfet, session d'août 1852 ; La Rochelle : Mareschal et Martin, 1852. p 57, 68, 196.
- Conseil général du département de la Charente-Inférieure, Rapport du Préfet, session d'août 1883 ; La Rochelle : Mareschal et Martin, 1883.
- Daveau, Isabelle. *Aménagement du bassin de la Basse-Seugne. Notice d'impact archéologique* : CNRAS, 1988.
- Gautier, M.-A., *Statistique du département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, 1839, p.124-125.
- Gomez de Soto José, « La nécropole du Terrier de la Fade, Courcoury (Charente-Maritime) ». *De pierre et de terre. Les Gaulois entre Loire et Dordogne*, Association des publications chauvinoises (Mémoire XXX), 2007, p. 143-144.
- Maurin, Louis. *Carte archéologique de la Gaule ; la Charente-Maritime*. Académie des inscriptions et Belles-Lettres. Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 1999. p. 145-147.
- *Le patrimoine des communes de la Charente-Maritime*. Paris : Flohic, 2002. p. 987-988.
- Petit, Bernard. *Santones : Migrations cimbriques et peuple santon*. Sarrebruck : 2016, p. 188-192.
- Seguin, Marc (dir. Jean Glénisson). *Histoire de l'Aunis et de la Saintonge, tome 3 : le début des temps modernes, 1480-1610*. La Crèche : Geste éditions, 2005. p. 145, 149, 154.

Annexes

1- Extrait de M. Massiou, "Notice sur les monuments romains des environs de Saintes (Charente-Inférieure)", *Bulletin monumental*, 1834, p 249-250.

"Mais le tumulus le plus remarquable du département de la Charente-Inférieure se trouve dans l'île de Courcoury, formée par la Seugne et la Charente, à deux lieues au Sud-Est de Saintes. Curieux de visiter nous même le tertre de Courcoury, nous partîmes de Saintes, avec un ami, le 17 octobre 1828, et nous acheminâmes vers l'île. Arrivés au village de Courpignac, séparé de celui de Courcoury par la Seugne, il nous fallut traverser cette rivière et les marais qu'elle submerge dans cet endroit. Il n'y a point à Courpignac de bac permanent ; mais les habitants des deux villages entretiennent, sur la Seugne, de petits batelets pour leurs communications journalières. Embarqués sur une de ces frêles nacelles, nous suivîmes, à travers les marais, un canal de cinquante toises environ de longueur. La limpidité remarquable de l'eau au fond de laquelle l'oeil se promène, comme au travers d'une glace, sur les myriades de plantes aquatiques qui tapissent son bassin, l'aspect agreste et sauvage des marais qui, à droite et à gauche, se déroulent presque à perte de vue, le léger esquif sur lequel on se trouve voyager au milieu de cette vaste solitude où règne le plus profond silence, tout environne cette courte traversée de je ne sais quel charme mystérieux qu'on ne peut définir."

2- Extrait de Gautier, M.-A. *Statistique du département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, 1839. p. 124-125.

"Cette commune située à 8 kilomètres de Saintes forme une espèce d'île bornée au nord par la Charente, et dans ses parties est et sud-ouest, par la Seugne, qui se divise en plusieurs bras, dont deux traversent Courcoury. Les débordements fréquents de ces deux rivières ont vraisemblablement occasionné cette disposition des lieux, car il est à croire que l'île de Courcoury tenait au continent du temps des Romains, puisque la Seugne et la Charente avaient leur confluent auprès de l'arc de triomphe de Saintes et qu'il passait une voie militaire.

Cette commune, composée de 24 villages ou hameaux, présente une superficie de 1 223 hectares ; ses productions consistent en vins d'assez bonne qualité, en grains de toute espèce et en foin. Il n'y a point de bois de haute futaie et on n'y trouve qu'une petite quantité de taillis. Les propriétés, très divisées, y sont cultivées avec beaucoup de soin.

On voit dans l'île de Courcoury un *tumulus* appelé le Terrier de la Fade, ou de la Fée. Ce monument n'est autre chose qu'un amas de terre considérable, élevé par les Romains, après une bataille, qui s'est donnée dans ce lieu.

On a trouvé autrefois, dans le Terrier de la Fade, des armes antiques à demi rongées par la rouille, et des médailles. On rapporte qu'on y découvrit aussi il y a plus d'un siècle, un trésor consistant en monnaies d'or et en pierres précieuses, assez considérable pour attirer l'attention du gouvernement qui envoya des commissaires sur le lieu pour en prendre connaissance.

On a découvert également, dans la commune de Courcoury, plusieurs constructions antiques qui paraissent être de l'âge romain, et qu'on croit avoir fait partie d'une *Villa*. On y déterra, il y a environ 40 ans, un buste de femme en marbre blanc, et d'un beau travail. La coiffure annonce une dame romaine du commencement du deuxième siècle ; les yeux, comme dans la plupart des statues antiques, sont sans prunelles. Ses cheveux sont partagés sur le devant, et se replient en ondes sur le côté ; ceux de derrière sont noués par une double tresse, et leurs pointes sont roulées en boucles rondes qui ont la forme de fleurs. À peu près dans le même temps, de nouvelles fouilles ont fait trouver dans l'île de Courcoury les vestiges d'une voie romaine construite en masses de terre cuite, grand nombre de monnaies de différents métaux et modules, et de ces médailles celtiques d'un or pâle, où sont figurés, d'une façon barbare, des oiseaux, des têtes d'hommes et des biges."

Rédaction et photographies, sauf indication contraire : Pascale Moisdon.

Région Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes / service du patrimoine, site de Poitiers, avril 2016.



Le bourg est implanté sur le plateau calcaire cultivé.

- > Région Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes
Site de Poitiers
Service du patrimoine
15 rue de l'Ancienne Comédie
CS 70575, 86021 Poitiers Cedex
Tél. : 05 49 36 30 05
s.patrimoine@laregion-alpc.fr
www.inventaire.poitou-charentes.fr



Site de Poitiers

Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.
www.inventaire.poitou-charentes.fr